

quête), situées toutes deux près de l'angle N.-E. de l'enceinte, enfin *Bab et Toulouïn* dans sa partie S. La citadelle, vers l'angle S.-E., domine la ville; mais elle est elle-même dominée par un mamelon presque contigu, sur lequel Méhémet-Ali a fait élever un fort. Tout cela ne présente pas les éléments d'une défense sérieuse.

Malgré l'énorme mortalité que la peste y porta en 1835, et qui enleva près du tiers des habitants, on évalue la population actuelle du Caire à environ 360 000 âmes, dont 260 000 musulmans, 12 000 Coptes, 9 000 Français, 4 000 Juifs, 2 000 Grecs et autant d'Arméniens. La ville compte 1 300 *okels* ou *khâns* où les caravanes déposent marchands et marchandises, plus de 300 fontaines ou citernes, 3 à 400 mosquées, 70 bains publics. Les chrétiens des différentes communions y ont une trentaine d'églises ou de chapelles et les juifs 10 synagogues.

Le Caire est, après Constantinople, la plus grande et la plus belle ville de l'Orient musulman. Les plantations magnifiques, les avenues qui rayonnent à partir de l'Esbékkyèh forment autour d'elle des promenades de plain-pied, et lui donnent un charme qu'aucune autre ne présente. La civilisation européenne, en pénétrant dans ce pays plus avant qu'elle ne l'a fait dans aucune partie de l'empire ottoman, ne lui a pas enlevé son caractère original. Sauf les maisons à l'italienne, bâties autour de l'Esbékkyèh, sauf ces palais et ces établissements nouveaux construits depuis Mohammed-Ali, qui n'appartiennent à aucun style, le Caire est une ville tout orientale, ou pour mieux dire purement sarrasine; car le style arabe des premiers temps de l'islam y est bien moins mélangé de byzantin et de syrien qu'à Alep, à Damas, et ailleurs. Des maisons élevées à toit plat, des constructions de formes singulières et tout à fait fantastiques, y rappellent à chaque pas

les descriptions des *Mille et une Nuits*. Lorsqu'on la voit apparaître à travers les massifs de palmiers et de sycomores en arrivant du Delta ou du Nil, où lorsqu'on la contemple du haut de la citadelle avec ses maisons peintes, ses palais blancs, et ses innombrables minarets aux formes élancées, elle présente un aspect réellement saisissant. Il ne faut pourtant pas s'attendre à retrouver la même splendeur lorsqu'on descend aux détails: l'intérieur de la ville est très-irrégulier. Les rues, ou plutôt les ruelles, sont pour la plupart étroites, sinueuses; et comme elles ne sont pas pavées, elles sont toujours ou boueuses ou remplies d'une couche épaisse de poussière. Un grand nombre de mosquées et de maisons ont un aspect délabré. Rarement rencontre-t-on une place qui ne soit pas à demi obstruée de décombres; et comme au-dessus de beaucoup de rues on tend des toiles ou des nattes pour les garantir du soleil, on y marche dans une demi-obscurité. Les rues principales (*sekkèt*) sont généralement bordées d'une double rangée de boutiques; rien de plus animé que ces grandes rues, de même que les marchés et les bazars, surtout le matin, avant la grande chaleur du jour. Dans la foule bigarrée qui s'y presse, on reconnaît à côté de l'humble fellâh, du Bédouin à la démarche fière, du Copte ou du juif à la mine sombre et concentrée, du Grec actif et éveillé, du kawass arnaoute grave et digne, tous les types des nègres, depuis la couleur d'ébène des habitants du Soudan, jusqu'au teint clair des Berbérins. Les caravanes arrivant de tous les points de l'Afrique et de l'Arabie, les chameaux pesants et solennels, les ânes lestes et semillants emportant au galop des Lévantins petits-mâîtres, ou des femmes enveloppées dans d'immenses voiles de couleur sombre, le pacha qui passe à cheval, étouffant sous la redingote

boutonnée du Nizam, les porteurs d'eau avec leurs outres de cuir visqueuses, les portefaix de toute nature, les saïs criards toujours prêts à frapper de la courbach l'Arabe indolent et jusqu'aux pauvres femmes fellâhines trop lentes à se ranger, tout cela forme un spectacle d'une variété toujours nouvelle dont l'étranger ne peut se lasser.

Les maisons sont entièrement construites à l'orientale. La façade en est quelquefois bariolée de grandes bandes alternativement rouges et blanches, comme le sont aussi les mosquées. L'étage inférieur est en pierre; les étages supérieurs, au nombre de deux ou trois, sont en brique. Les fenêtres grillées sont appelées *rochân*, ou plus communément *méchrébyèh* (Moucharabis). Ces grillages, au lieu des losanges uniformes de Constantinople, forment ici des dessins très-variés. Dans les bonnes maisons, ces fenêtres sont maintenant garnies intérieurement d'un châssis vitré que l'on tient fermé en hiver; car dans cette partie de l'Égypte, on éprouve une vive sensation de froid quand la température descend au-dessous de 15°. On ignore cependant ce que c'est qu'une cheminée; les pièces sont chauffées, quand il est nécessaire, au moyen d'un brasero. Beaucoup de maisons portent au contraire, à leur partie supérieure, comme précaution contre les chaleurs de l'été, un auvent en planches, ouvert du côté du N. et destiné à saisir au passage la moindre brise fraîche qui viendrait à souffler.

Il est peu de maisons dont le plan n'ait un manque absolu de régularité. Les appartements sont de différentes hauteurs, si bien qu'on a presque toujours à monter ou à descendre une ou plusieurs marches pour passer d'une pièce à une autre. Quant à leur disposition intérieure, c'est celle de toutes les habitations musulmanes (V. p. 294, 319 et les arti-

cles *Constantinople, Damas*, etc).

Le Caire a quelques palais nouveaux empruntés à ce faux genre italien dont l'Orient a été inondé. Cette architecture échappe à toute critique: elle n'a pas même le mérite de la solidité, car un grand nombre de ces bâtiments, bien que de construction récente, sont déjà dans un état de délabrement très-marqué.

Il nous reste à indiquer au voyageur pressé par le temps un certain nombre de tournées qui lui permettront de voir le Caire aussi promptement que possible. Généralement, il faudra diviser sa journée en deux promenades, une le matin et une dans la soirée; l'habitude générale au Caire de dîner à midi, et de se tenir renfermé dans le milieu du jour, rend cette manière d'agir à peu près obligatoire. Le matin est l'instant le plus favorable pour visiter les mosquées, pour les courses à distance. Le soir on se dirige plutôt du côté du Nil et des plantations. 6 à 7 jours suffisent pour voir le Caire et ses environs.

LE CAIRE ET SES ENVIRONS EN 9 EXCURSIONS.

1^{re} excurs. (le matin), *Bab-Zouèlèh*, place Roumeilèh, la citadelle (*El-Kal'ah*), vue générale de la ville, mosquée et palais de Mohammed-Ali, puits de Joseph; en redescendant, visite à la mosquée de Hassan, place Karamèidan, Bab el-Korafah, nécropole de l'imam-Chafey, tombeau de Mohammed-Ali. Retour par Bab es-Seidèh, mosquée de Touloun, grande rue longitudinale et Mouski.

2^e exc. (le soir), Bab el-Hadid, le Transit, avenue et palais de Choubra.

3^e exc. (matin), à Héliopolis (*Matarèh*). Au bout du Mouski, tourner à gauche, sortir par Bab el-Foutouh, faubourg Hassanièh, Abbasièh. A moitié chemin, tombeau d'El Ghouri. — Matarèh, obélisque, sphinx, sycomore de la Vierge, etc. Retour, rentrer par Bab en-Nasr, mosquée d'El-Hakem.

4^e exc. (le soir), Boulak, Embabèh.

5^e exc. (le matin), à la forêt pétrifiée (sortir par Bab en-Nasr); au retour, tombeau des sultans mamelouks à Kart-Bey.

6^e exc. (le soir ou le matin), au vieux Caire et à l'île de Roudah (de l'Esbeckyeh, par les plantations d'Ibrahim-Pacha, le collège des derviches, Kassr-el-Ami, tête du khalig, aqueduc de la citadelle) vieux Caire, mosquée d'Amrou (*Gam'ou-Amr*), port du Nil, île de Roudah, nilomètre (il faut un permis), jardins d'Ismail-Pacha (au N. de l'île); retour le long du khalig, par Bab es-Seïdèh-Zeinèb, mosquée du même nom, mosquées et fontaines, Birket-el-Fil, le Mouski.

7^e exc. (le matin ou le soir), mosquée du sultan Kalaoun, Morostan, tombeau de Nasr-Mohammed, de Bibars, bazar Khan-Khalil et tombeau d'El-Eyoub, bazar et tombeau d'El-Ghourî, mosquée d'El-Moeyed.

8^e exc. (dans la soirée), aller coucher aux pyramides, lever du soleil au sommet de la grande pyramide, visite des pyramides et des tombeaux, le Sphinx; de là à Aboukir et Sakkarah, (pyramides, Sérapéum, site de Memphis). On peut revenir au Caire le soir même ou bien coucher à Sakkarah.

9^e exc. au barrage (profiter du chemin de fer jusqu'à Calioub).

IV. Édifices et lieux remarquables.

I. La Citadelle.

Pour se rendre du quartier Franc à la citadelle, il faut suivre la rue du Mouski jusqu'à son extrémité E., tourner à droite, suivre la grande rue longitudinale jusqu'à la mosquée d'el-Moeyed (à main droite), et à Bab es-Zouellèh, porte massive, flanquée de deux tours qui, jusqu'au règne de Saladin, marqua la limite S. du Caire. Au delà de cette porte, on a le choix entre deux chemins: ou bien continuer tout droit, pendant 10 minutes, jusqu'à une rue qui s'ouvre sur la gauche, et longe les hautes murailles de la mosquée du sultan Hassan, pour aboutir à la place Roumeilèh; ou bien tourner à g., traverser le bazar des selliers et

le bazar des armes, pour rejoindre une rue oblique où l'on voit à g. deux jolies fontaines arabes anciennes, et à dr. l'entrée de la mosquée du sultan Hassan, et déboucher sur

La place Roumeilèh, vaste espace irrégulièrement quadrangulaire, dominé au N.-O. par la haute mosquée de Hassan, au S.-E. par la citadelle, tandis que les côtés de l'O., du S. et du N. sont occupés par des masures et des échoppes. Au N.-E. est la vieille mosquée *Mahmoudyeh*, qui tombe en ruines, mais dont on admirera la coupole sarrasine, la porte, les fenêtres et le minaret finement sculptés.

La citadelle (*el-Kal'ah*) est accessible par deux entrées; l'une, nommée *Bab el-Azab*, curieux spécimen d'architecture sarrasine, est une porte en ogive surbaissée, flanquée de deux énormes tours, dont les murailles sont divisées en larges bandes horizontales, peintes alternativement en rouge et en blanc. Un sentier, plus court que la chaussée moderne, conduit de cette porte à la partie haute du château. C'est dans cet étroit et sinueux défilé que s'accomplit, le 1^{er} mars 1811, le drame sanglant du massacre des Mamelouks, acte terrible, mais nécessaire, qui délivra l'Égypte de la domination anarchique des beys et assura le pouvoir entre les mains de Mohammed-Ali. On montre un peu au N. de la porte extérieure, l'endroit où Emin-Bey, le seul des chefs qui échappa à la mort, lança son cheval à travers une brèche de la muraille, si toutefois le récit n'a pas un peu tourné à la légende, car il y a une autre version.

On monte aujourd'hui à la citadelle par une rampe qui contourne les murailles du côté du N.-E., et dont la pente est assez bien ménagée pour donner un accès facile aux voitures. On pénètre par une porte en pierre dans une vaste cour, et laissant à g. l'entrée de bâtiments neufs qui con-

tiennent les ministères, on se trouve au centre de l'enceinte.

Le château, qui est lui-même une petite ville, se compose de trois parties distinctes et contiguës, entourées chacune de murailles et de tours crénelées: ces trois enceintes sont celles d'*el-Azab*, qui regarde la place Roumeilèh, d'*el-Enkharieh*, qui regarde le N., et la citadelle proprement dite, *el-Kal'ah*, qui est la partie la plus élevée. On peut remarquer que le côté le mieux fortifié et le mieux armé est celui qui regarde la ville; la plate-forme N.-O., couverte de canons, est fermée par une porte flanquée de deux tours.

La citadelle date de la fin du XI^e siècle, c'est l'ouvrage du célèbre Youssouf Salah-Eddin (Saladin), qui s'y fit aussi construire un palais attenant à une mosquée; ce palais fut toujours depuis lors la résidence des sultans, et plus tard des pachas turcs; il est aujourd'hui en ruines. Ce que l'intérieur offrait de plus remarquable était une vaste salle carrée, soutenue par 32 colonnes de granit rose enlevées aux anciens temples romains ou grecs, et qu'on avait couronnées d'autant de chapiteaux pharaoniques apportés de Memphis et retouchés dans le goût arabe. Le palais de Saladin a été détruit en 1829 pour faire place à la nouvelle mosquée. La plupart des colonnes furent alors brisées, on en trouve quelques restes au milieu des décombres, et l'on voit sur plusieurs des caractères hiéroglyphiques. La vieille mosquée de Kalaoun complètement en ruines, occupe le milieu de la cour; près de là est une petite fontaine sculptée en marbre gris.

La citadelle, avant 1798, était habitée par l'aga des janissaires, général en chef de l'infanterie; par les chiaoux, courriers ou messagers d'Etat, et par la plupart des grands officiers civils et militaires. Il s'y trouvait de plus quantité d'employés, de mar-

chands. Elle est de même aujourd'hui le siège d'un grand nombre d'administrations. Elle renferme dans son enceinte un hôtel des monnaies, une imprimerie, une fonderie de canons, un arsenal de construction, une manufacture d'armes et divers ateliers d'équipement militaire. L'explosion de la poudrière en 1823 ruina une partie des anciennes constructions; celles que l'on voit aujourd'hui datent de Mohammed-Ali, ainsi que la nouvelle chaussée.

La nouvelle mosquée de Mohammed-Ali, commencée par ce prince et terminée seulement il y a quelques années, passe au Caire pour une merveille d'élégance. Les critiques les moins sévères sont loin d'être de cet avis. Au lieu de chercher des modèles parmi les charmants édifices sarrasins du Caire, on a voulu imiter les grandes mosquées de Constantinople. Deux minarets avec l'inévitable couvercle en forme d'éteignoir, élèvent à une hauteur exagérée leurs formes grêles et maigres. La cour, où l'on peut pénétrer par la porte latérale sans qu'il soit même bien nécessaire d'ôter ses chaussures, est entourée d'une colonnade en bel albâtre oriental; au centre est la fontaine des ablutions, de forme octogone et d'une ornementation assez lourde. La galerie du N.-O. est surmontée d'une tour carrée, noire et or, surmontée d'une espèce de pavillon chinois et portant une horloge, présent fait par le roi Louis-Philippe à Mohammed-Ali. La mosquée elle-même est surmontée d'une grande coupole, flanquée de quatre demi-coupoles, avec quatre petits dômes octogones aux angles: c'est l'ancien plan byzantin, qui conserve toujours sa grandeur et sa beauté, même dans ses plus faibles copies. A l'intérieur, en dedans de la porte d'entrée, règne une galerie soutenue par une rangée de colonnettes; à dr. est le tombeau de Mohammed-Ali. La coupole est soutenue par qua-

tre gros piliers carrés. Les fenêtres sont de forme carrée à l'euro-péenne, la décoration verte et or est de mauvais goût, de vilaines lanternes, un grand lustre européen dépaycé choquent également le regard. Le *menber*, tout doré, n'a rien de remarquable. Le *mih-rat*, en albâtre oriental, monte jusqu'à la frise. En somme, l'édifice fait encore un assez bel effet par ses grandes dimensions et par la richesse de ses matériaux, surtout de ce bel albâtre oriental dont la transparence et la teinte ambrée ont les chatouillements de l'opale. Malheureusement la base seule des piliers en est couverte, et la peinture dont sont revêtues les parties hautes a vainement cherché à l'imiter.

Le palais du vice-roi, qui a remplacé l'ancien palais de Saladin, est très-simple à l'extérieur, comme le sont d'ailleurs tous les palais d'Orient; l'intérieur est vaste et magnifique, mais de cette fausse magnificence européenne que les Orientaux acceptent si facilement comme de bon aloi. La salle de bain, tout en albâtre, est fort remarquable.

L'attrait principal de la citadelle est l'immense panorama que l'on y découvre. Des deux côtés d'un petit pavillon vert, séparé du reste des bâtiments et qu'affectionnait, dit-on, Mohammed-Ali, on jouit d'une admirable vue. Devant soi, immédiatement à ses pieds, est la place Roumeïlèh, avec la mosquée du sultan Hassan; derrière celle-ci, l'ancien harem d'Abbas-Pacha, un peu plus loin à gauche, est la mosquée de Touloun, reconnaissable à son gros minaret; plus au S., la grande place de Karaméïdan, bordée de casernes; au delà de ce premier plan, l'immense ville se déploie toute hérissée de minarets. Au milieu de la masse confuse de ses terrasses, les rues n'apparaissent que comme de sombres fissures. De grands palais blancs se montrent à côté des arbres touffus de l'Esbékèyèh,

qui semblent toucher à Boulak. Entre les palmiers des plantations d'Ibrahim-Pacha, on aperçoit le palais de ce prince et Kassr el-Aïny. Au delà le Nil coule lentement dans son large lit, bordé d'une ligne de riche verdure, et va se perdre dans les plaines du Delta; puis au dernier plan, tout au fond de l'horizon, la vue rencontre la masse encore imposante, même à cette distance de 4 lieues, des pyramides de Gîzèh, d'Abou-sir et de Sakkarah, qui se détachent sur le fond rougeâtre du désert. En reportant le regard du côté du Mokattam, sur un plan plus rapproché, on verra le vieux Caire, le grand aqueduc, qui vient à la citadelle à travers l'immense champ de décombres de l'ancienne Fostat; la nécropole de l'Imam-Chafey, avec toutes ses coupoles et tous ses minarets; les pentes du Mokattam, avec une autre nécropole; enfin le fortin qui couvre le sommet du Gèbel-Giouchi (autre nom du Mokattam), et qui commande la citadelle elle-même.— C'est le matin qu'il faut venir admirer ce panorama; le soir, les brumes couvrent la plaine des pyramides.

Enfin une autre curiosité de la citadelle est le puits de Joseph, ainsi appelé sans doute du nom du grand Saladin (Youçouf), quoique la légende populaire le fasse remonter jusqu'à Joseph, fils de Jacob. C'est, en effet, Saladin qui le fit creuser, ou peut-être seulement déblayer du sable dont il était rempli. Le puits, de forme carrée, est creusé dans le rocher; sa profondeur est de 95 mètr. On estime que le fond est au niveau du Nil. Il est divisé en deux étages, séparés par un large palier; la descente est une spirale en pente douce. Un manège, mù par deux bœufs, élève l'eau au niveau du palier, d'où un second manège l'amène à la partie supérieure. C'est, au total, un fort bel ouvrage. La citadelle a en outre plusieurs grandes citernes et l'aqueduc ex-

térieur qui y amène directement l'eau du Nil.

II. Mosquées.

Le nombre des mosquées du Caire dépasse 400, dont 250 mosquées à minarets (*gâm'a*), et près de 160 petites mosquées ou chapelles (*zaouïèh*). On en compte une cinquantaine de remarquables par la richesse de leur architecture. Beaucoup sont en ruines; néanmoins on ne peut traverser les rues principales sans être frappé de la fréquence de ces édifices religieux. Beaucoup de mosquées ont été fondées par les souverains musulmans de l'Égypte pour abriter et sanctifier tout à la fois leur tombe, de même que les Pharaons des premières dynasties élevèrent, pour y déposer leurs restes mortels, les pyramides qui bordent la gauche du Nil. Les trois plus grandes mosquées et les plus célèbres sont la mosquée de Touloun, celle du sultan Hassan, et celle d'el-Azhar, appelée la grande mosquée par excellence. Il est à remarquer que les mosquées les plus importantes sont dans la partie orientale de la ville, à l'E. du canal.

La mosquée de Touloun (*Gâm'a Touloun*) est à l'extrémité méridionale de la ville, entre la citadelle et le canal. Sa fondation est antérieure de près d'un siècle à celle du Caire, dont les premiers fondements ne furent jetés qu'en l'an 358 de l'hégire (969 de l'ère chrétienne), tandis qu'Ahmed Ibn et-Touloun, le chef de la dynastie des Toulounides, construisit sa mosquée à l'extrémité N.-E. de Fostat, qui s'étendait alors jusque là, en l'an 265 de l'ère musulmane (879 de J.-C.), comme l'attestent deux inscriptions coufiques qui se lisent sur les murailles de la cour. Elle ne fut comprise dans le Caire qu'au temps de Saladin. L'édifice fut construit, dit-on, sur le plan de la Kaaba de la Mekke, et forme avec celle d'Amrou, au

vieux Caire, le véritable type de la mosquée primitive.

C'est un grand carré ouvert, d'une centaine de pas de côté, entouré sur trois côtés de deux rangées de colonnes formant une double galerie profonde de 11 m. Sur la quatrième face de la cour, celle de l'E., il y a cinq rangées de colonnes formant quatre nefs transversales, qui constituent la mosquée proprement dite. C'est là qu'on voit, au centre de la muraille de fond, percée dans toute sa longueur de petites fenêtres ogivales finement sculptées, un *mihrab* très-ancien, orné de quatre colonnettes de marbre et de mosaïques très-détériorées. Le *menber*, en bois sculpté, qui s'élève en face, est tout vermoulu. Le *mestabé* (chaire des lecteurs) est soutenu par quatre colonnes de marbre très-simples. Les deux piliers qui en sont voisins présentent des sculptures bizarres, celui de gauche une espèce de niche ogivale (sans doute un *mihrab*), celui de droite une espèce de croix d'honneur suspendue à une chaîne. A gauche du *mihrab* principal, on voit aussi dans la muraille de fond une autre niche sculptée ou *mihrab*, semblable à celle du pilier ci-dessus. La porte du côté de la grande cour est ornée de deux pierres noires, portant les inscriptions coufiques dont nous avons parlé.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les arcs ogivaux qui supportent ces nefs. Ils sont soutenus par des piliers ornés à leurs quatre angles de quatre demi-colonnes engagées avec des chapiteaux arabes. Entre chaque grand arc ogival est pratiquée une petite fenêtre en fer à cheval. Les grandes ogives sont aussi légèrement étranglées à la base de l'archivolte. Le tout est couronné d'une frise ornée d'arabesques légères. Les arceaux qui entouraient la cour sont comblés et convertis en habitations. Au centre de la cour est la fontaine aux

ablutions, recouverte d'un dôme très-détérioré. Un second mur extérieur, à chacun des angles duquel s'élève un minaret, enveloppe cette première enceinte : l'appel à la prière se fait du minaret de l'angle N.-O. ; grosse tour carrée à la base, puis cylindrique, et enfin octogone. Un escalier tournant l'enveloppe extérieurement. Du haut de ce minaret, on jouit d'une des plus belles vues du Caire. L'édifice est, au total, moins remarquable encore pour sa beauté que par l'intérêt qu'il présente pour l'histoire de l'architecture sassanide. Le dôme qui surmonte la partie antérieure du quadrilatère est d'une époque beaucoup plus récente. Il porte en caractères arabes la date de l'an 696 de l'hégire (1297 de J.-C.).

La **mosquée du sultan Hassan** (*Gam'a souldan Hassan*) est sur la place Roumeïlèh, au pied occidental de la citadelle. On s'accorde à la regarder comme la plus belle du Caire. C'est un ouvrage du xiv^e siècle; elle fut commencée en l'an 757 de l'hégire et terminée en 760 (1356-58 de notre ère), sous le règne du sultan Baharite en-Nâser-Hassan. C'est dans cette mosquée que s'étaient réfugiés les Arabes pendant la révolte du Caire (21 octobre 1799).

À l'extérieur elle se présente sous la forme d'un bâtiment rectangulaire, allongé du N.-O. au S.-E. et dominé du côté de la place Roumeïlèh par une haute coupole; un immense minaret à trois galeries occupe l'angle S.-O. Un autre plus petit s'élève sur la face E. On est frappé de la hauteur et de la belle construction de ses murailles, percées de longues baies verticales avec deux rangs de fenêtres, et couronnées par une corniche en haut-relief.

L'entrée dans la mosquée est dans la rue du côté de l'E., par une porte de dimension colossale, avec une voûte en encorbellement, décorée de riches stalactites. Sur le pavé, on montre une grande tache

noire, taché de sang, disent les Arabes; quelques marches conduisent ensuite dans un corridor sombre garni de bancs de pierre; on franchit une chambre où se tiennent les gardiens, qui vous font quitter vos chaussures, et l'on pénètre dans la grande cour intérieure. Son plan est différent de celui des anciennes mosquées; elle affecte la forme de la croix grecque. À chacun des quatre côtés de la cour est une sorte de salle carrée surmontée d'une arche élevée du plus grand effet; celle de l'E., plus haute que les autres; mesure 21 mètr. d'ouverture. Tout au fond est un *mihrab* en marbres de diverses couleurs, avec quatre colonnettes fines; autour sont des ornements de marbre et de porphyre très-dégradés. La tribune des lecteurs (*mastaba*) n'est soutenue que par des colonnettes grossières. Un lustre en bronze oxydé et finement ciselé est pendu au centre. Deux rangées de vases en verre coloré, sur lesquels est inscrit le nom du souverain, sont suspendus aux parois; le tout est surmonté d'une frise ornée d'arabesques légères. À droite du *Menbèr*, une porte fermée par un simple loquet conduit à la tombe du fondateur de la mosquée, salle nue et décrépite, surmontée d'un dôme; sur la tombe même est placé un exemplaire du Coran, écrit en gros et beaux caractères. La fontaine des ablutions, au milieu de la cour, est surmontée d'une large coupole sphérique, soutenue par des colonnes et tombant en ruines. Les pierres qui servirent à édifier ce grand édifice furent tirées des pyramides; mais le marbre a été prodigué dans les ornements intérieurs, et le carreau est formé de belles mosaïques.

Dans le voisinage de la mosquée d'Hassan, nous pouvons citer, outre la mosquée Mahmoudièh, déjà mentionnée sur la place Roumeïlèh, deux autres mosquées situées au N.-E., celle de **Mardani**, dont le minaret est un modèle de grâce

et de légèreté, et celle d'**Émir-Akhor** (de l'écuyer), qui date des sultans mamelouks des xiv^e au xvi^e siècle. Sa coupole est tout ce qu'on peut voir de plus coquet.

Le **Gam'a el-Azhar** est dans la partie orientale de la ville, non loin de la porte Ghôraïb, à 20 min. de l'Esbékèyèh. Son nom, qui signifie la mosquée splendide, indique assez le haut rang qu'on lui assigne, et avec raison, parmi les mosquées de la capitale. Elle fut fondée originairement en même temps que le Caire par Gowhèr-el-Kaïd, le général des sultans fatimites de Kaïrouân, en l'année 359 de l'ère musulmane (970 de J.-C.), et terminée en 361, comme l'indique une inscription; mais l'édifice, dans son état actuel, a été reconstruit postérieurement, et fort agrandi. Des inscriptions arabes font connaître les noms des sultans qui y ont fait travailler à diverses époques.

De même que toutes les mosquées primitives, El-Azhar se compose d'une grande cour entourée de portiques. Celui de l'E., qui est le côté de la prière, est formé de neuf travées où plus de 1200 lampes sont suspendues. Plus de 400 colonnes en marbre, en porphyre et en granit, enlevées aux anciens temples égyptiens, sont entrées dans la construction de ce grand édifice, qui eut dès l'origine le double caractère, qu'il a toujours gardé depuis, de maison pour la prière et de lieu d'enseignement. Il acquit de bonne heure une grande célébrité par le concours des savants docteurs qui y enseignaient la théologie et le droit musulman. Les étudiants y affluent de toutes les contrées du monde musulman; El-Azhar est regardé comme l'université non-seulement de l'Égypte, mais de tout l'Orient. Les portiques, de deux côtés de la cour, ont été convertis en salles par des grilles et des cloisons en bois, pour la distribution des étudiants. Chacune de ces salles contient des armoires où sont renfer-

més les manuscrits, et chaque salle a un ou plusieurs cheikhs pour la direction des élèves. La mosquée sert aussi d'asile aux musulmans pauvres ou étrangers, qui y passent tranquillement la nuit sur des nattes étendues sous les galeries ou dans la cour. Le pourtour est distribué en quartiers (*rouâg*) destinés aux étudiants qui arrivent des diverses contrées de l'islam; chaque nation a son quartier, et chaque quartier son nazir ou inspecteur, au-dessus duquel est l'administrateur général. Tous les deux jours, on fait pour les étudiants pauvres une distribution de pain, outre une certaine quantité d'huile pour l'éclairage; et, de plus, ils reçoivent chaque mois une petite somme d'argent pour leurs autres besoins. Aussi les dépenses annuelles de la mosquée se montent-elles à plus de 600 000 piastres. Le gouvernement alloue une partie de la somme; le reste est fourni par le revenu des immeubles légués à la mosquée par de dévots musulmans. Toutes les mosquées possèdent plus ou moins de ces legs pieux (*wâkf*). Un fonds spécial est affecté à l'entretien de 300 aveugles logés dans un bâtiment spécial appelé *Zawiet el-Omidn*, la chapelle des aveugles, située à l'angle oriental de la mosquée. La plupart d'entre eux suivent les cours. Ils se sont fait remarquer de tout temps par leur animosité fanatique contre les infidèles, et un étranger qui s'engagerait inconsidérément au milieu d'eux pourrait courir un danger sérieux.

Deux autres mosquées avoisinent El-Azhar au N.; la plus septentrionale est celle de **Hassaneïn**, dédiée à Hassan et Hossain, les deux fils d'Ali, le gendre du prophète. La mosquée conserve leurs reliques, qui lui ont valu une grande réputation de sainteté. Le *marwled* ou jour de la naissance des Hassaneïn est une des principales fêtes du Caire; et dans le quartier de la mosquée en particulier

sa célébration ne dure pas moins de huit jours, accompagnée de toutes sortes de réjouissances populaires.

Mosquée du sultan El-Hakem. située à l'extrémité N., près de Bab en-Nasr: c'est la plus ancienne mosquée du Caire (la mosquée de Touloun, ainsi qu'on l'a vu, n'y ayant été comprise que longtemps après la fondation de la ville). Elle fut construite, comme on le sait par une inscription coufique au-dessus de la porte O., en l'an 393 de l'hégire (1003 de J.-C.), c'est-à-dire 30 ans après la fondation du Caire par le sultan El-Hakem, le troisième prince de la dynastie faimite, le même qui établit la religion des Druses. (V. p. 587.) La mosquée est maintenant en ruine et abandonnée. Son minaret, dont la base carrée et massive imite assez bien les pylônes égyptiens, a été fortifié autrefois par les Français. La cour intérieure offre un aspect de désolation; les portiques qui l'entouraient ont perdu leur couverture, mais les arcades restent en partie avec leurs jolies ogives en fer à cheval et leurs piliers ornés de colonnettes, comme à la mosquée de Touloun.

La **mosquée El-Moeyed**, située au centre même de la ville orientale, près de Bâb ez-Zoueiléh, est d'une époque relativement moderne; elle fut construite sous le règne du sultan mamelouk El-Moeyed, qui régna de 818 à 825 de l'hégire (1415-1421). Le plan présente une grande cour carrée entourée de portiques à colonnes surmontées d'arcades à ogives très-légèrement étranglées à la base. Trois de ces portiques sont à double rang; le quatrième en a trois servant de nefs et formant le sanctuaire ou la mosquée proprement dite, à droite et à gauche de laquelle sont des tombeaux. La décoration de la mosquée est d'une grande richesse; les plafonds présentent des compartiments ou caissons peints et relevés de dorures.

La **mosquée du sultan Kalaouïn** est près du bazar de Khân-Khalil, entre le quartier Franc et la mosquée d'El-Azhar. Elle est surtout connue comme étant attachée au *Morostân* ou maison des fous, fondée par le sultan mamelouk Kalaouïn, en l'an de l'hégire 684 (1287 de notre ère), et qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps dans cet emplacement. La mosquée se trouve à gauche de l'entrée du *Morostân*; elle présente des arcades de forme allongée, et un mihrab orné de mosaïques, de nacre de perle et de colonnettes. Le *tombeau de Kalaouïn* est en face de la mosquée, à droite de l'entrée du *Morostân*: c'est un bel édifice, avec des arcades légèrement en fer à cheval. Le *tombeau de Nasser-Mohammed*, fils du précédent, mort en 1294, fait partie du même groupe de monuments. Il fut élevé sous le règne de Mélek el-Mansour-ed-Din, ainsi que le porte l'inscription. Il se fait remarquer par un élégant portail, plus semblable au gothique européen qu'au style sarrazin, et par les ciselures de son minaret, qui rappellent les ornements de l'Alhambra.

La **mosquée d'El-Ghuri**, située à l'extrémité du bazar du même nom, forme, avec le *tombeau*, qui est construit de l'autre côté de la rue, un groupe pittoresque, toujours animé par la population affairée qui se presse dans ce quartier.

El-Ghuri possède encore deux autres tombeaux à son nom, l'un à Kaït-Bey, l'autre sur la route d'Héliopolis. Il fut cependant tué près d'Alep, dans un combat contre le sultan Sélim. On peut citer encore, dans la rue de la Citadelle, la **mosquée d'Ibrahim-Aga**, remarquable par les arabesques de sa coupole et la légèreté de son minaret.

III. Bazars, bains, fontaines.

Bazars.— Les deux bazars principaux du Caire sont ceux de Ghouriéh et de Khân-Khalil. Ils sont tous deux au delà du canal, à peu

de distance de l'extrémité du Mouski.

Le bazar *El-Ghuriéh* tire son nom du sultan El-Ghuri, dont la mosquée et la tombe sont à une des extrémités de la place. On y tient surtout les étoffes de soie et de coton, des fez et autres articles analogues.

Le bazar *Khân-Khalil*, ou, comme on dit communément, le *Khân-khalieh*, établi depuis 1292 sur l'emplacement qu'occupaient auparavant les tombeaux des khalifes (c'est-à-dire des souverains arabes de l'Égypte, antérieurs aux sultans mamelouks), est pourvu de marchandises de prix de toute sorte: draps, habillements, soieries, étoffes brodées, armes, ustensiles de cuivre, etc. Les jours de marché sont le lundi et le jeudi, de neuf heures du matin à onze. Diverses sortes de marchandises y sont vendues à la criée par des employés spéciaux (*dellâls*), qui parcourent les allées du bazar, escortés d'une foule d'oisifs ou d'acheteurs, en annonçant à haute voix le prix demandé ou offert de chaque article. C'est un spectacle animé, curieux à voir une fois.

Le *Hamzaviéh*, dans le même quartier et à peu de distance des précédents, est exclusivement occupé par des marchands chrétiens. Ouvert tous les jours, sauf le dimanche. Les étoffes et autres marchandises y sont principalement de fabrique européenne.

Un peu plus loin, en allant vers la porte ou Bâb-Zoueiléh et la mosquée Moeyed, est le bazar *Ak-kadîn*, où l'on tient les articles de passementerie, le galon, etc.

Tout à côté, à deux pas de sa mosquée, est le marché de Moeyed, pour le coton, la laine, tous les articles de literie, et en général les étoffes et châles de laine, surtout les articles communs et à bas prix.

De l'autre côté de la porte Zoueiléh, le *Kassobèt-Ridouân* est le bazar aux cordonniers.

Dans le *Soukériéh*, près de la

fontaine de Toussoun-Pacha, sucre, amandes, fruits secs, conserves.

Au bazar de *Soug-es-Selah*, près de la mosquée du sultan Hassan, armes de tout genre.

Le Caire a en outre plusieurs *marchés* pour les denrées, indépendamment des échoppes de revendeurs analogues à nos fruitiers.

Le *marché aux esclaves* n'existe plus.

Bains.— Les bains sont nombreux au Caire, ainsi que dans toutes les grandes villes de l'Orient; on en cite une trentaine au premier rang, notamment Hammâm-Yesbak, Hammâm-es-Soultân, Et-Tambaléh (le plus grand de tous, mais non le mieux tenu), El-Moeyed, Es-Soukôr, El-Margousch, Es-Soukériéh, etc. Ce sont tous des bains chauds; on n'en connaît pas d'autres. Ils ne diffèrent en rien de ceux de Constantinople. (V. p. 293 et 323.)

Par devoir religieux autant que par goût, les habitants fréquentent assidûment ces sortes d'établissements, surtout en hiver. L'été permet au bas peuple de faire ses ablutions dans le fleuve, mais l'hiver le prive de ce moyen économique; alors quiconque peut disposer de quelques piastres se rend, une fois au moins chaque semaine, aux bains publics, et s'y procure à peu de frais une jouissance dont tout le monde, riche ou pauvre est également avide.

Les riches ont tous des bains chez eux, ce qui ne les empêche pas de se réunir quelquefois aux bains publics comme partie de plaisir: ils retiennent, en ce cas, le bain, pour eux seuls pendant la journée. Une société d'étrangers peut faire de même, en arrêtant d'avance les conditions avec le maître du bain. Le local est le même pour les hommes et pour les femmes. Quelquefois, mais rarement, le local est divisé en deux parties; de règle, chaque sexe a ses heures. Pendant le tour des femmes, on étend à la porte un

tapis qui avertit de leur présence. Fontaines.—La plupart des fontaines du Caire (*sébîls*) sont des fondations destinées à procurer de l'eau gratuitement à tout le peuple. Elles sont en grand nombre; ce sont des réservoirs où l'eau est apporté du Nil à dos de chameau. Elles sont en général ornées de colonnes de marbre et de grilles. Les plus élégantes, dans l'ancien style sarrazin, sont les deux qui se trouvent près de la face E. de la mosquée de Hassan. La rue qui va le long du Khalig, vers la porte *Es-Seïdéh-Zeneb* en contient aussi plusieurs. Dans ces dernières années, on en a bâti quelques-unes dans le style de Constantinople (294), mais ces essais n'ont généralement pas été heureux. Les mieux réussies sont celles de Toussoun et d'Ismail-Pacha.

Ordinairement l'étage supérieur de la fontaine est surmonté d'une école gratuite, entretenue par la même fondation que la fontaine, et où l'on enseigne aux enfants du peuple les éléments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. Les parents ont tout au plus à payer au maître de l'école une demi-piastre par semaine, et cette légère rétribution est même plus que compensée par ce que chaque enfant reçoit une fois par an sur le fonds commun : une mousseline de tête, 4 ou 5 piks de cotonnade, quelquefois plus, une paire de souliers, et, en argent, une piastre ou une demi-piastre. Il est très-rare que les filles participent à cette instruction.

Une autre sorte d'établissements également entretenus par des fondations charitables sont les *abreuvoirs* pour les animaux (*héd*). Ils sont, comme les citernes, très-souvent accompagnés d'une école gratuite.

C'est encore à des fondations pieuses que sont dus les *tékkièh* : ce sont des maisons où les voyageurs et les malades reçoivent l'hospitalité.

IV. Places publiques, fêtes, etc.

Parmi les places publiques du Caire, la plus digne d'attention c'est l'*Esbékkyèh*. C'est par l'*Esbékkyèh* que l'on entre dans le Caire, en venant d'Alexandrie ou de Boulak. Elle est de forme trapézoïde et mesure environ 700 mètr. sur ses deux côtés les plus longs, à l'O. et au N. C'était autrefois une plaine basse que l'eau du Nil couvrait au temps de l'inondation, et qui était néanmoins, comme aujourd'hui, entourée d'habitations. Mohammed-Ali, en relevant le niveau du sol, par des terres rapportées, et en l'entourant d'un canal extérieur où les eaux se renferment, a fait de cette place une charmante promenade, où se dressent, à l'ombre de magnifiques sycomores, une foule de cafés en plein vent. Des palais et des maisons assez régulières l'environnent de tous les côtés. À l'O. de la place, à l'angle de l'avenue de Boulak, on montre la maison où Napoléon Bonaparte avait établi son état-major général pendant son séjour au Caire, et, un peu plus haut, du même côté, le palais du Defterdar-Bey, où Kléber tomba sous le couteau d'un fanatique. Le côté S. de la place est bordé de grandes habitations qui contrastent avec les maisons coptes du côté N. Le *Mouski*, ou quartier Franc, avec la grande rue qui le traverse, forme le côté oriental où se sont élevés la plupart des établissements européens, notamment les grands hôtels anglais et français. Un hôpital de 700 lits, exclusivement réservé aux femmes et aux jeunes enfants, qui ne sont pas reçus à l'hôpital de Kassr el-Aïn, avec une école d'accouchement pour les sages-femmes, y est aussi une innovation européenne. L'*Esbékkyèh* est le centre d'un mouvement perpétuel de piétons, de cavaliers, d'ânes et de chameaux. C'est aussi le rendez-vous des chanteurs ambulants et des baladins de toute espèce.

La place de Roumeïlèh a été dé-

crité précédemment, les monuments qui l'entourent, l'activité qui y règne en font un des endroits les plus pittoresques de la ville.

La place *Karameïdan* (le champ de course), qui n'est séparé de la place Roumeïlèh que par une muraille, est un parallélogramme qui mesure un peu plus de 600 mètres de longueur sur 100 mètr. environ de largeur. Il est dominé à l'E. par la citadelle, le côté O. est occupé par des casernes; à son extrémité S. s'ouvre la porte *Bab el-Korafah*, qui conduit à la nécropole de l'*Imam-Chafey*.

Le *Birket el-Fyl* n'est qu'un terrain marécageux entouré de tous côtés de maisons particulières, et ne présente aucun intérêt.

Le *carrefour en dehors de Bab ez-Zouèlèh* mérite au contraire une mention spéciale. Les grosses tours de la porte, dominées par les minarets élégants de la mosquée, la population active et affairée qui se presse dans les quatre rues attenantes serait un motif plein d'intérêt pour un peintre. Ce carrefour est un des lieux d'exécution pour les criminels. C'est là que l'infortuné Toman-Bey, eut la tête tranchée par ordre du sultan Sélim, en 1517.

Le *transit* en dehors de la porte *Bab el-Hadid*, est le rendez-vous des chameliers; c'était, avant le chemin de fer, le centre du mouvement commercial qui se faisait entre le port de Boulak, Suez et l'Arabie.

La place en dehors de *Bab en-Nasr* est également le point d'arrivée et de départ des caravanes d'Arabie. La porte elle-même est remarquable par sa belle construction. En face on voit une jolie fontaine.

Fêtes publiques. Parmi les choses curieuses qu'un voyageur peut voir au Caire, il faut compter les fêtes publiques, et au premier rang, le *départ annuel de la caravane de la Mekke*, qui a lieu le 25 du mois Chawal. (C'est le mois qui suit le jeûne de Ramadan). L'ou-

verture du *Khalig*, ou canal du Caire, est une cérémonie à laquelle on attache une grande importance, et dont l'origine est aussi vieille que l'Égypte. Elle a lieu au vieux Caire vers le milieu d'août. Une autre grande fête est celle de la naissance de Mahomet, *Mawled en Nebi*, au commencement du mois Rebi el-Awèl, qui coïncide avec le retour des pèlerins de la Mekke. C'est à cette époque qu'ont lieu les exercices des derviches et l'horrible cérémonie du *Dosèh*, (piétinement,) où l'imam des derviches Saadyèh passe à cheval sur une foule de fanatiques étendus sur le sol.

V. Tombeaux, nécropoles.

Il y a plusieurs cimetières (*tourab*) dans l'intérieur du Caire, deux notamment au voisinage de l'*Esbékkyèh*, vers l'angle N.-E.; mais les grands cimetières sont en dehors de la ville, un à l'E., le *Tourab Kaït-Bey*, et deux au S., le *Tourab es-Seïdèh* et le *Tourab el-Korafah*, plus connu sous le nom d'*Imam Chafey*. Les cimetières européens sont au vieux Caire, près du Khalig.

Tombeaux des Khalifes et des Mamelouks baharites. On désigne communément sous le nom de tombeaux des khalifes la nécropole de Kaït-Bey, mais cette dénomination est erronée.

Les anciens souverains arabes qui régnèrent sur l'Égypte comme princes indépendants, du ix^e au xii^e siècle de notre ère, avec le titre de khalifes, ou du moins ceux de la dynastie eyoubite (1171-1250), avaient leurs tombeaux dans l'enceinte même de la ville, sur l'emplacement maintenant occupé par le bazar de Khân-Khalil (V. p. 985). On rapporte que lorsque ce bazar fut construit (en 1292 de notre ère), sous le règne du mamelouk baharite el-Achraf Salah-eddin-Khalil, les ossements des princes qui y avaient été ensevelis furent jetés parmi les amas de décombres déposés hors de la ville. Tous les